PERRIN ET LUCETTE,

COMÉDIE

EN DEUX ACTES ET EN PROSE,

MÊLÉE D'ARIETTES;

Par M. DAVESNE,

La Musique par M. CIFOLELLI.

Représentée pour la première fois par les Comédiens Italiens Ordinaires du Roi, le Samedi 25 Juin 1774.

Jamais de la Nature il ne faut s'écarter.
Boileau, Art Poëtique.

Le prix est de 24 sols.

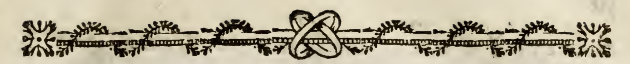


A PARIS,

Chez la Veuve DUCHESNE, Libraire, rue Saint-Jacques, au-dessous de la Fontaine Saint-Benoît, au Temple du Goût.

M. DCC. LXXIV.

Avec Approbation & Privilége du Roi.



A MADAME LA DUCHESSE DE VILLEROY.

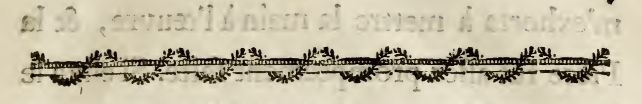
MADAME,

CE n'est ni à votre Nom, ni à votre Rang, que je prends la liberté de dédier ce petit Ouvrage; c'est à la Protectrice des Arts; c'est à celle qui les aime & qui les

cultive; c'est enfin à vous, Madame, auprès de qui ils sont sûrs de trouver des encouragemens & des lumières : je ne m'étendrai point sur l'expérience que j'ai eu le bonheur d'en faire moi-même; mes expressions ne rendroient jamais qu'imparfaitement la reconnoissance dont vos bontés m'ont pénétré, & le respect profond avec lequel je suis,

MADAME,

Votre très-humble, très-obéissant & très-obligé Serviteur,
DAVESNE.



AVERTISSEMENT.

IL y a cinq ou ſix ans que, feuilletant un Volume du Mercure de France, j'y trouvai une Anecdote, ſous le titre de *la Probité Villageoiſe*, qui me parut propre à fournir le ſujet d'une Comédie. J'en tirai un extrait dans le deſſein de m'en occuper; mais diſtrait par d'autres objets, cet extrait reſta dans mes papiers, où il ſeroit peut-être encore, ſi M. Ciſolelli, dont les talens s'étoient déjà fait connoître avantageuſement par différens ouvrages de muſique, (mais qui n'avoit pas été heureux dans le choix de ſes Poëmes,) ne m'étoit venu propoſer de lui en fournir un. Flatté de la confiance qu'il me témoignoit, je me reſſouvins de mon extrait, & je dreſſai mon plan que je lui fis voir; il m'en parut ſatisfait,

m'exhorta à mettre la main à l'œuvre, & la Pièce fut aſſez promptement faite. Si elle a le bonheur d'être agréée du Public, j'avoue que j'en dois l'idée à cette intéreſſante Anecdote, & j'en remercie l'Auteur ; ſi, au contraire, j'en ai mal tiré parti, j'avoue que c'eſt ma faute ; & je le prie de recevoir mes excuſes.



PERRIN ET LUCETTE,

COMÉDIE.



ACTEURS.

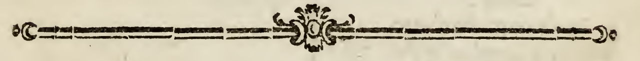
AMBROISE, Fermier, Pere de Lucette.	*M. Nainville.*
LUCETTE, Fille d'Ambroiſe.	*Madame Trial.*
PERRIN, jeune Pâtre, Amoureux de Lucette.	*M. Clairval.*
LE BAILLI.	*M. La Ruette.*
UN VOYAGEUR.	*M. Colalto.*

Troupe de PAYSANS & de PAYSANNES.

La Scène eſt dans un Village de Provence.



PERRIN ET LUCETTE, COMÉDIE.



ACTE PREMIER.

Le Théâtre représente une espece d'Esplanade, plantée d'arbres ; à gauche un Bois, & dans le fond à droite un Village.



SCENE PREMIERE.

PERRIN, LUCETTE.

LUCETTE.

OUI, mon Pere ne tardera pas.

PERRIN.

Allons, je vais donc lui parler.

DUO.

PERRIN.

Voici l'inſtant, chere Lucette,
Qui va décider notre ſort.

Voici l'inſtant, &c.
En tremblant, je vais à ton Pere,
Ouvrir le fond de mon cœur.
S'il ſçavoit combien tu m'es chere,
Il feroit notre bonheur.
Mais, je crains qu'un refus barbare,
Ne me réduiſe au déſeſpoir;
Qu'on ne me prive de te voir,
Que pour jamais on nous ſépare!
Lucette, ſi je te perdois,
Je le ſens bien, oui, j'en mourrois.

LUCETTE.

Ah! quel inſtant pour ta Lucette!
Il va décider de ſon ſort.
Pour calmer mon ame inquiette,
Je fais un inutile effort.
Ah! quel inſtant, &c.

Non, mon Pere n'eſt point barbare;
Et ſa bonté fait mon eſpoir;
Non mon Pere n'eſt point barbare.
Ah! Perrin, ſi je te perdois,
Hélas! crois-tu que je vivrois?



PERRIN.

Ah! Lucette, ſi j'obtenois ta main, je ſerois trop heureux; mais il eſt riche ton Pere; moi, je ne le ſuis pas; & je crains bien......

LUCETTE.

Tiens, j'ai meilleure eſpérance que toi; je ſçais que mon Pere t'eſtime: crois-moi, parle-lui pendant qu'il eſt de bonne humeur, je ne l'ai jamais vu ſi gai; ſaiſis ce moment-là: il n'eſt allé que chez le

Cousin Simon, il faut qu'il revienne par ici; attends-le au passage: tu feras comme si tu étois-là... sans faire semblant de rien, tu m'entends bien?

PERRIN.

Oui, va, laisse-moi faire; voilà qui est fini; je vais risquer le tout pour le tout.

LUCETTE.

Ah! çà, je te laisse, car s'il nous voyoit ensemble..

PERRIN.

Oh! diantre! ça gâteroit tout.

LUCETTE.

Je reviendrai savoir des nouvelles.

PERRIN, *lui baisant la main.*

Ah! si je pouvois t'en donner de bonnes!..

LUCETTE.

Adieu, pense à moi.

PERRIN.

Oui, ça m'enhardira.



SCENE II.

PERRIN, *seul.*

LUCETTE dit bien, il faut se faire une résolution. Ambroise aime sa fille, il me fait tout plein d'amitiés quand il me voit; qu'ai-je affaire d'avoir peur? il ne me battra pas.

ARIETTE.

Je m'y prendrai
Si poliment!
Je lui dirai,
C'eſt votre Enfant;

Nous nous aimons ſi tendrement!:..
De nous chérir toute la vie,
Nos deux cœurs ont fait le ferment;
Uniſſez-nous, je vous en prie. *(Fin.)*

Mais quelqu'un vient.. C'eſt lui! je crois l'entendre..
Le tremblement va me reprendre;
Non, ce n'eſt rien... allons, raſſurons nous;
Mais, pourquoi donc tant craindre ſon courroux?
Je m'y prendrai, &c.



Oh! pour le coup le voilà; allons, courage, Perrin.



SCENE III.

AMBROISE, PERRIN.

AMBROISE, *à Perrin qui lui fait beaucoup de révérences.*

AH! te voilà, mon Garçon: eh bien? comment ça va-t-il?

PERRIN.

Prêt à vous rendre mes ſervices, Monſieur Am-

broiſe; pour vous, il me paroît que vous êtes toujours de bonne humeur?

AMBROISE.

Ma foi, comme tu vois, je n'engendre pas de mélancolie. Mais, dis-moi, n'as-tu pas vu ma fille par-là?

PERRIN, *un peu embarraſſé.*

Mlle. Lucette?... Oui, je l'ai apperçue... Je crois qu'elle doit être chez vous.

AMBROISE, *s'en allant.*

Allons, c'eſt bon; adieu.

PERRIN.

Monſieur Ambroiſe....

AMBROISE.

Hé bien? que me veux-tu?

PERRIN.

Eſt-ce que vous êtes bien preſſé?

AMBROISE.

Pourquoi? as-tu quelque choſe à me dire?

PERRIN.

Ah! Monſieur Ambroiſe!... Je ſais que vous êtes bon.

AMBROISE.

Moi? le meilleur enfant du monde; voyons, conte-moi ça.

PERRIN. *Pendant la ritournelle il témoigne ſon embarras.)*

ARIETTE.

Je veux parler, ma voix expire ;
Comment ôſer?.. comment vous dire?...
Oui, de vous ſeul dépend mon ſort ;
Donnez-moi la vie, ou la mort.

AMBROISE.

La mort ! Diable ! c'eſt du ſérieux.

PERRIN, *ſuite de l'Ariette.*

Prenez pitié de l'Amour le plus tendre :
Lucette a ſçu charmer mon cœur ;
Du nom d'Epoux, du nom de Gendre,
Daignez couronner mon ardeur ;
Prenez pitié de l'Amour le plus tendre ;
De deux Amans, vous ſerez le bonheur.

AMBROISE.

Ah ! ah ! fort bien, je t'entends : tout ça ſignifie que tu es amoureux de ma fille, & que tu lui ferois volontiers la grace de l'épouſer ?

PERRIN.

La grace !... Ah ! ceſſez de me plaiſanter ; il eſt vrai que je ne ſuis qu'un pauvre Garçon, mais...

AMBROISE, *toujours ironiquement.*

Non, point du tout : comment donc !... Ma foi, j'avoue que... (*en toiſant Perrin des pieds à la tête*) je ne m'attendois pas aujourd'hui à pareille fortune.

DUO.

AMBROISE.	PERRIN.
En vérité, Je ſuis flatté D'une ſi haute alliance: Faiſons une révérence A Monſieur le Marié.	
	Ménagez-moi par pitié: Vous raillez mon indigence.
C'eſt heureux Pour ma Fille; Glorieux, Pour ma Famille:	Ecoutez-moi par charité.
Mais j'aurois trop de vanité, Monſieur Perrin, en vérité, Eſt un parti d'importance: Encore une révérence A Monſieur le Marié.	Vous raillez mon indigence: Ménagez-moi par pitié.



AMBROISE, *riant.*

Ah, ah, ah. Ma foi, conviens que tu n'es pas mal plaiſant?

PERRIN.

Non; je ne ſuis que malheureux.

AMBROISE.

Ah! puiſque tu le prends ſérieuſement, je vais te répondre de même: tu aimes ma fille, & tu veux l'épouſer? Mais, y ſonges-tu? As-tu des habits à lui donner, une maiſon pour la recevoir, & du bien pour la nourrir? Tu ſers, tu n'as rien, Perrin; ce n'eſt pas comme ça qu'on ſe met en ménage.

PERRIN.

Que ne ferois-je pas pour ſoutenir Lucette? Juſ-

qu'ici j'ai gagné dix écus tous les ans ; j'en ai amassé trente ; ils feront les frais de la nôce ; je travaillerai davantage, mes épargnes augmenteront, je pourrai prendre une petite Ferme ; les plus riches de notre Village ont commencé comme moi : hé ! pourquoi ne réussirois-je pas comme eux ?

AMBROISE.

Eh bien ! tu es jeune, tu peux attendre : deviens riche, & ma fille est à toi ; mais jusques-là qu'on ne m'en parle pas, je te défends même de la voir ; & si j'apprends qu'elle te parle.... nous verrons ; tu m'entends ? Adieu.

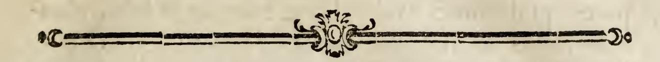


SCENE IV.

PERRIN, *seul & très-consterné.*

O Ciel !... Je m'en doutois ; oui, je l'avois prévu. Ah ! Lucette !... que m'as-tu conseillé ? Hélas ! je pouvois au moins la voir, lui parler ; mon cœur se flattait de l'espérance qu'un jour.... Et je ne la verrai plus !...Et j'ai tout perdu par mon imprudence !

***



SCENE V.

LUCETTE, PERRIN.

LUCETTE.

EH bien? Perrin, quelle nouvelle? ... (*Perrin fait un geste de désespoir.*) Mon Pere t'a donc refusé?

PERRIN.

Ah! Lucette! qu'il est malheureux d'être pauvre!

LUCETTE, *douloureusement.*

Il t'a refusé?

PERRIN.

Oui, & d'une maniere si humiliante!...

LUCETTE.

Ah! c'est bien méchant.

PERRIN.

Arrête, chere Lucette, il n'a fait que ce qu'il a dû: ton amant n'a écouté que son amour, ton pere a consulté sa raison: il m'a brisé le cœur.... Mais je ne lui en veux pas: peut-être à sa place en aurois-je fait autant.

LUCETTE.

Oh! non, si tu avois des enfans, je suis sûre que tu les aimerois trop pour les chagriner.

PERRIN.

Lucette, il faut être juste; ton pere ne m'a refusé que

parce qu'il t'aime. Malheureux comme je ſuis, n'aurois-je pas dû attendre avant de haſarder ?... Mais, j'ai été un fou, & ma folie va nous couter bien cher ! O ma Lucette ! c'en eſt fait ; il faut nous quitter : il faut nous perdre !

LUCETTE.

Que dis-tu ? nous quitter ! Ah ! Perrin, tu me fais frémir.

PERRIN.

Ton pere le veut : tout ce que je craignois eſt arrivé. Il m'a défendu de te voir ; il a dit qu'il alloit te défendre à toi même de jamais me parler.

LUCETTE.

Et tu pourrois ?... tu m'aimerois donc bien peu ? Pour moi, je le ſens bien, on aura beau me l'ordonner, je n'aurai jamais ce cœur-là.

ARIETTE.

Ne plus te voir ! jamais je ne pourrai ;
Ah ! mon cœur en gémit d'avance.
Non, c'eſt bien en vain qu'on y penſe :
Non, non ; je déſobéirai.
A ce qu'ordonne un Pere,
Je ſçais qu'il faut céder ;
Mais, il doit commander
Choſe poſſible à faire.
Ne plus te voir ! &c.



Oui, quelque choſe qui arrive, je t'aimerai toujours.

PERRIN.

Hé bien ! écoute, je n'ai pas encore perdu toute espérance ; ton pere n'a rejetté ma demande que parce que je n'ai pas de bien ; *tâche d'en acquérir*, m'a-t-il dit, *& ma fille est à toi.* Lucette, ton mari n'auroit rien négligé pour te procurer de l'aisance ; ton amant fera-t-il moins pour t'obtenir ? Qui sait ? Je suis jeune, mon sort peut changer, conserve moi seulement ton cœur ; souviens-toi que tu me l'as donné, que c'est mon bien, mon unique bien ; & promets-moi que tu n'en disposeras jamais sans mon aveu.

LUCETTE.

Je te le promets de bien bon cœur : je serai ta femme, ou je ne serai celle de personne.

DUO Dialogué.

Oui, je t'engage ici ma foi
D'être fidele à ma promesse ;
Que jamais un autre que toi,
N'aura ma main, ni ma tendresse.

PERRIN.

Mais si ton Pere
Te l'ordonnoit ?
S'il te disoit :
Il me faut satisfaire ;
Oui, je le veux.

LUCETTE.

Je répondrois :
Hélas ! mon Pere
Je ne sçaurois.
Je n'eus qu'un cœur, il s'est donné lui-même ;
Vous obéir est mon devoir ;

Mais il n'eſt plus en mon pouvoir ;
Demandez à celui que j'aime ...

PERRIN.

Penſeras-tu toujours de même ?

LUCETTE.

Je penſerai toujours de même.

ENSEMBLE.

PERRIN.	LUCETTE.
Tu calmes ma douleur,	Appaiſe ta douleur,
Et, sûr de ta conſtance,	Et, sûr de ma conſtance,
Je ſens que l'eſpérance,	Qu'une douce eſpérance
Vient ranimer mon cœur.	Anime encor ton cœur.



PERRIN.

Songe bien, ma Lucette, à quoi tu t'engages; ſonge que, pour ſortir de la pauvreté, ce n'eſt pas l'affaire d'un jour ! ſur-tout pour un malheureux Payſan ; il cultive la terre, il fait vivre les hommes ; mais les hommes lui laiſſent à peine de quoi vivre.

LUCETTE.

Ah ! c'eſt bien vrai : mais ne crains rien, je ne me rebuterai jamais d'attendre. Perrin, en m'occupant du bonheur d'être à toi, je charmerai la longueur du tems.

PERRIN, *après avoir un peu rêvé.*

Il faudra que j'aille voir Monſieur le Bailli ; tu ſais qu'il a de l'amitié pour moi ; de puis la mort de mon pere il m'a, faut-il dire, élevé ; c'eſt lui qui m'a placé dans la ferme où je ſers ; il faut que je lui parle.

LUCETTE.

Hé bien ! oui, parle-lui ; il eſt ſi bon Monſieur le Bailli ! tu ſais qu'il ne ſe plaît qu'à rendre ſervice.

PERRIN.

S'il pouvoit me placer plus avantageuſement !...

LUCETTE.

Tiens, le voilà, je crois, Monſieur le Bailli ; oui, c'eſt lui-même : il vient par ici ; je m'en vais me cacher.

PERRIN, *la retenant.*

Pourquoi donc ? Nous ne faiſons pas de mal : au contraire, reſte, reſte, tu m'aideras à lui parler.



SCENE VI.

LE BAILLI, PERRIN, LUCETTE.

LE BAILLI.

AH ! te voilà, Perrin ? je te cherchois. (*A Lucette.*) Bon jour, Lucette, bon jour.

PERRIN.

Vous me cherchiez, Monſieur le Bailli ? Eſt-ce que vous avez beſoin de mes ſervices ? Vous n'avez qu'à parler, Monſieur le Bailli. (*Pendant ce Couplet le Bailli fixe Lucette, qui baiſſe les yeux*).

LE BAILLI.

Oui, je te cherchois.... Mais, dis-moi, de quoi vous entreteniez-vous là, tous deux ?

PERRIN.

Hélas ! de nos malheurs, Monſieur le Bailli.

LUCETTE.

Oui, Monſieur le Bailli, de nos malheurs.

LE BAILLI.

De vos malheurs ? Voyons, voyons, contez-moi donc ces malheurs-là.

PERRIN *fait ſigne à Lucette de parler.*

Lucette......

LUCETTE.

Parle toi-même, Perrin.

PERRIN.

C'eſt, Monſieur le Bailli.... c'eſt que j'aime Lucette.

LE BAILLI.

Et tu appelles cela un malheur ? Eſt-ce que Lucette ne t'aime pas ?

LUCETTE, *vivement.*

Oh ! pour ça ſi, Monſieur le Bailli.

LE BAILLI.

Hé bien ! mes enfans, je ne vois rien là de trop malheureux.

PERRIN, *d'un ton pénétré.*

Oui, mais ſon Pere me l'a refuſée.

LE BAILLI.

Il te l'a refuſée ? Pourquoi donc cela ?

PERRIN.

Parce que je ſuis pauvre, Monſieur le Bailli.

LE BAILLI.

Bon ! N'eſt-ce que cela ?

PERRIN.

Ah ! c'eſt plus qu'il n'en faut pour me mettre au déſeſpoir.

LE BAILLI, *les prenant tous deux par la main.*

Allons, allons, mes enfans, consolez-vous; tout cela s'arrangera; je vous en donne ma parole.

TRIO.

LE BAILLI.

PERRIN.	LUCETTE.

A votre amour je m'intéresse,
Et j'approuve votre tendresse;
Mes enfans, je veux vous servir.

PERRIN	LUCETTE
Vous approuvez notre tendresse?	Vous approuvez notre tendresse?
Quoi! notre amour vous intéresse?	Quoi! notre amour vous intéresse?
Que nos deux cœurs vont vous chérir!	Que nos deux cœurs vont vous chérir!

Votre jeunesse,
Votre sagesse,
Votre tendresse:
Tout intéresse
A vous servir.

PERRIN	LUCETTE
Ah! nous vous bénirons sans cesse.	Ah! nous vous bénirons sans cesse.

Oui, je veux vous unir.
Comptez sur ma promesse:

PERRIN	LUCETTE
Nous n'avons plus d'espoir qu'en vous.	Nous n'avons plus d'espoir qu'en vous.
Protégez-nous,	Protégez-nous,
Vous nous voyez à vos genoux.	Vous nous voyez à vos genoux.

Mes chers enfans relevez-vous.

PERRIN	LE BAILLI	LUCETTE
Protégez-nous,	Que faites-vous?	Protégez-nous,
Protégez-nous.	Relevez-vous.	Protégez-nous.

LE BAILLI, *avec attendrissement.*

Eh! mes pauvres enfans, croyez-vous que j'aie besoin de prieres pour m'engager à faire le bien?

LUCETTE.

Vous n'êtes pas comme les autres Baillis, vous; car on dit comme ça qu'ils sont tous méchans, & vous êtes si bon!

LE BAILLI.

C'est que j'ai connu le malheur; & je ne fais pour autrui que ce que j'aurois voulu qu'on eût fait pour moi dans le tems. Mais revenons à ce qui vous regarde; (*A Perrin.*) Ambroise trouve donc que tu n'es pas assez riche pour épouser Lucette?

PERRIN.

Eh! n'a-t-il pas raison? Lucette mérite un meilleur sort que le mien.

LUCETTE.

Pour moi, je n'en demanderois pas d'autre, & je me trouverois encore bien heureuse.

LE BAILLI.

Il n'y a que ta pauvreté qui l'éloigne de ce mariage?

PERRIN.

Au moins, je suis sûr qu'il n'a pas autre chose à me reprocher.

LE BAILLI.

Ecoute, Perrin; ne te souvient-il plus de certaine bourse de cuir remplie d'or, que tu trouvas au bout du bois, là, dans ce petit chemin de traverse? Il y a bien cinq ans de cela.

PERRIN, *vivement.*

PERRIN, *vivement.*

Je vous l'ai été porter tout de ſuite, Monſieur le Bailli. Oh ! tout de ſuite ; & je peux bien vous aſſurer que je n'en avois pas détourné la moindre choſe. Pour ce qui eſt de ça... Et puis, c'eſt tout ſimple, ça ne m'appartenoit pas. Je n'y ai pas même ſongé depuis ; j'étois ſûr que c'étoit en bonnes mains.

LE BAILLI.

J'y ai ſongé moi ; je me ſuis informé, j'ai fait demander, j'ai même fait afficher dans tous les lieux circonvoiſins, qu'il avoit été trouvé une ſomme. Enfin, je n'ai négligé aucunes perquiſitions pour en découvrir le propriétaire, &...

PERRIN, *avec une joie vive.*

Et vous l'avez trouvé ? Oh ! je ſuis ſûr que vous lui aurez fait grand plaiſir ; car il devoit en être bien inquiet.

LUCETTE.

Et c'eſt toi qui l'avois trouvée ? Tu ne m'as jamais parlé de ça.

PERRIN.

J'ai eu tant d'autres choſes à te dire !... Et puis, Monſieur le Bailli s'en étoit chargé, ça ne me regardoit plus. Tout ce que je ſçais, c'eſt que c'étoit bien lourd.

LE BAILLI.

Mais, ſix mille francs, c'eſt une belle ſomme. Conviens que tu ſerois bien aiſe ſi tu avois cela ?

PERRIN.

Oh ! je ſerois trop riche ; je ne ſçaurois qu'en faire.

LE BALLI.

Hé bien ! il faudra te l'apprendre : en attendant, ſçache que depuis cinq ans que cet argent eſt entre mes mains, toutes mes recherches ont été inutiles, il n'a jamais été reclamé ; ainſi c'eſt un bien qui appartient aux Pauvres, & tu l'es ; Perrin, cette bourſe de ſix-mille francs, elle eſt à toi.

PERRIN.

A moi, Monſieur le Bailli ?

LUCETTE.

A toi, Perrin ?

LE BAILLI.

Oui, mon enfant, à toi : tu épouſeras ta Lucette. Ambroiſe n'aura plus de raiſon pour te la refuſer ; vous ſerez unis. Mais écoutez-moi ; cette ſomme eſt ſans produit ; jouiſſez-en, mais n'en abuſez pas. Faites-en un emploi, qui, la changeant ſeulement de nature, n'en diminue pas la valeur. Je ſçais un petit bien à vendre dans le Pays, qui ne laiſſe pas d'être d'un bon rapport, & ſuſceptible d'amélioration ; ſi tu veux, je m'emploierai pour te le faire acquérir ; ſi le hazard te fait trouver un jour le maître de cet argent, tu dois le lui rendre, & tu ſeras toujours à portée de le faire.

PERRIN.

Ah ! Monſieur le Bailli ! que d'obligations!...Mais...

LE BAILLI.

Voyons, qu'eſt-ce qui t'arrête ?

PERRIN.

Mais, Monſieur le Bailli, ... ſi, comme vous dites,

je trouve un jour le maître de cet argent, il faudra bien le lui rendre, parce que c'eſt juſte: & ſi je retombe auſſi pauvre que j'étois, j'aurai trompé Ambroiſe; Lucette doit-elle être le prix d'une méchante action?

LE BAILLI.

Cette crainte me prouve la droiture de ton cœur; mais, outre que tu prévois ce qui n'arrivera peut-être pas, écoute, Perrin; il eſt une Providence; tu auras fait ton devoir; & l'homme de bien ne manque jamais.

LUCETTE.

Ah! que c'eſt bien dit ça! va, Perrin, n'aie pas de crainte, je ſerai toujours trop heureuſe avec toi.

LE BAILLI.

Adieu, mes enfans: conſervez toujours les mêmes ſentimens: je vais de ce pas trouver le bon-homme Ambroiſe, & je crois que je n'aurai pas beaucoup de peine à le déterminer ſur ce mariage.

PERRIN.

Nous nous repoſons ſur vous, Monſieur le Bailli.

LUCETTE.

Nous mettons tout entre vos mains.

PERRIN.

Serviteur, Monſieur le Bailli.

LUCETTE.

Adieu, Monſieur le Bailli.





SCENE VII.

PERRIN, LUCETTE.

PERRIN.

O Ma chere Lucette ! nous allons donc être heureux !

LUCETTE.

Hé bien ! tu vois qu'il ne faut jamais se désespérer ! mais, qu'est-ce qui nous auroit dit ça ?

PERRIN.

Six mille francs ! je n'en reviens pas ; & je croirois presque que c'est un rêve.

LUCETTE.

C'est pourtant bien vrai : ah ! Perrin, que je suis contente !

PERRIN.

Et moi donc ? Ma Lucette, va, cette fortune me devient bien chere, puisque tu la partageras avec moi.

LUCETTE.

Oh ! çà, sais-tu bien que, quand Monsieur le Bailli nous aura acheté ce bien qu'il a en vue, nous nous trouverons au rang des plus riches du Village ? Tiens, Perrin, il faudra te reposer ; je veux que tu ne travailles qu'à ton aise.

PERRIN.

Au contraire, Lucette, au contraire ; ce bien ne ſera jamais entre nos mains qu'un dépôt ; en attendant que nous en trouvions le propriétaire, c'eſt à nous à redoubler nos ſoins, pour en augmenter le produit.

LUCETTE.

Ah ! c'eſt vrai, tu as raiſon ; mais ſi nous ne le trouvions pas ?

PERRIN.

Si nous ne le trouvions pas ? ... En ce cas ... Mais, on retrouvera ſes enfans ; & les nôtres, nous les éleverons de façon qu'ils ſauront toujours leur devoir : mais laiſſons-ça, & ne nous occupons que du plaiſir que nous allons avoir d'être toujours enſemble. Le conçois-tu, Lucette ?

LUCETTE.

Si je le conçois ? Mais je ne vois rien de plus charmant que ça, moi ; pourquoi donc que toutes les femmes diſent comme ça que ce plaiſir-là ennuie les hommes ſi tôt qu'ils ſont mariés ?

PERRIN.

Ma chere Lucette, ſi toutes les femmes te reſſembloient, je ſuis bien ſûr qu'elles tiendroient une autre langage.

LUCETTE.

Dis plutôt, ſi tous les hommes étoient comme toi.

PERRIN.

Tout ce que tu voudras; pourvu que nous ne pensions jamais comme ces gens-là.

LUCETTE.

Non; car ils n'ont jamais pensé comme nous.

ROMANCE Dialoguée.

PERRIN.

Toujours l'amour, toujours la paix,
Regneront dans notre ménage.

LUCETTE.

Nous ne disputerons jamais,
Qu'à qui s'aimera davantage.

ENSEMBLE.

Ah! qu'il nous promet de plaisir!
Le moment qui va nous unir!

PERRIN.

Tout ce que Lucette voudra,
Sera ma volonté premiere.

LUCETTE.

Ce que Perrin approuvera,
Sera toujours sûr de me plaire.

ENSEMBLE.

Ah ! qu'il nous promet, &c.

PERRIN.

Lorſque bien fatigué, bien las,
Le ſoir, je viendrai de la plaine ;
Je repoſerai dans tes bras,
Et j'oublierai toute ma peine.

LUCETTE.

Celui qui dans nos yeux lira,
Y trouvera tant de tendreſſe,
Qu'en nous voyant, ſi-tôt dira :
C'eſt un amant & ſa maitreſſe.

ENSEMBLE.

Ah ! qu'il nous promet de plaiſir
Le moment qui va nous unir !



PERRIN, *précipitamment, & regardant du côté du Bois.*

Ah ! Lucette, qu'eſt-ce que je vois là bas ? Un cheval qui s'emporte !... Une chaiſe renverſée ! il y a sûrement quelqu'un dedans, il faut les ſecourir, j'y cours.

(Il part.)

LUCETTE.

Oui, va vîte, va vîte; moi, je vais retrouver mon pere.

(*Elle ſort par le côté oppoſé.*)

Fin du premier Acte.





ACTE II.



SCENE PREMIERE.

LE VOYAGEUR, PERRIN, *tous deux en désordre.*

LE VOYAGEUR.

MA foi, il étoit tems que je fusse secouru : un instant plus tard, ma chaise tomboit dans ce grand fossé qui borde le chemin, où j'aurois péri mille fois : mon ami, je vous dois la vie ; je n'en serai point ingrat.

PERRIN.

Moi, Monsieur ? Je n'ai fait que ce que tout autre auroit fait à ma place : quand on voit quelqu'un en péril, il faut bien le secourir ; c'est tout naturel. Mais, Monsieur, ne seriez vous pas blessé ; car votre cheval vous traînoit bon train.

LE VOYAGEUR.

Non, heureusement : je n'ai été qu'un peu froissé, mais cela ne sera rien. (*Après avoir un peu rêvé.*) Parbleu ! cette route-ci m'est bien funeste !... Je n'y puis passer qu'il ne m'arrive quelque malheur ; il y a

cinq ans que j'y perdis une bourſe de ſix-mille francs en revenant de la Foire de Beaucaire.

PERRIN, *avec intérêt.*

Six-mille francs! dites-vous?

LE VOYAGEUR.

Tout autant.

PERRIN.

Et depuis ce tems-là vous n'avez fait aucunes recherches?...

LE VOYAGEUR.

Bon! bon! des recherches!... Quand je m'en apperçus, j'étois à Marſeille, où je devois m'embarquer: le vaiſſeau prêt à mettre à la voile ne m'auroit pas attendu, & des perquiſitions, peut-être inutiles, en retardant mon départ, m'auroient apporté plus de préjudice que la perte même.

PERRIN.

Tenez, Monſieur, ſi vous voulez....





SCENE II.

LUCETTE, PERRIN, LE VOYAGEUR.

LUCETTE, *accourant.*

BONNES nouvelles! Perrin, bonnes nouvelles! le Bailli a vu mon pere...
(*Elle apperçoit le Voyageur.*)

PERRIN, *embarraſſé.*

Ah!... te voilà, Lucette?...

LUCETTE, *bas à Perrin.*

Quel eſt ce Monſieur-là?

PERRIN, *haut, & montrant le Voyageur.*

C'eſt Monſieur, qui étoit dans cette chaiſe que tu as vue....

LE VOYAGEUR.

Oui, ma belle enfant, c'eſt moi qui, ſans cet honnête garçon-là, n'aurois pas le plaiſir de voir une auſſi jolie perſonne.

LUCETTE, *faiſant la révérence.*

Monſieur.... c'eſt bien de la bonté.

LE VOYAGEUR.

Mais, qui êtes vous, ma petite?

LUCETTE, *d'un air timide.*

Monſieur.... Je m'appelle Lucette ; c'eſt moi qui ſuis.... la prétendue de Perrin.

LE VOYAGEUR.

Ah ! ah ! vous vous mariez ? C'eſt bien fait ; j'aime qu'on ſe marie, moi ; vous me paroiſſez faits l'un pour l'autre. Monſieur Perrin, vous êtes de bon goût : eſt-ce bientôt qu'on vous marie ?

PERRIN, *héſitant.*

Monſieur... Je comptois... Nous avions eſpéré... Mais, je ne ſais...(*à part.*) Je ne ſais plus où j'en ſuis !

LUCETTE, *vivement.*

Hé mais ! tu ſais bien que ça ne dépendoit que de mon pere. Monſieur le Bailli lui a parlé, il conſent à tout : ainſi c'eſt peut être pour demain, peut être après demain.

LE VOYAGEUR.

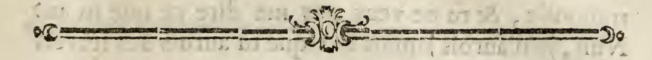
En ce cas, j'aurai le plaiſir d'être de votre noce ; vous le voulez bien ?

LUCETTE.

Monſieur, c'eſt bien de l'honneur que vous nous ferez.

LE VOYAGEUR.

Oui, j'en veux être ; &... Je vous laiſſe, j'ai quelques ordres à donner pour ma chaiſe, adieu, mes enfans, je ne tarderai pas à vous revoir.



SCENE III.

LUCETTE, PERRIN.

LUCETTE.

C'Est bien honnête dà, de la part de ce Monſieur-là, de vouloir comme ça venir à notre nôce? Mais, qu'as-tu donc, Perrin? Tu as l'air tout triſte.

PERRIN, *ſortant de ſa rêverie.*

Moi ?... Non, je n'ai rien.

LUCETTE.

Oh! ſi fait, je le vois bien; eſt-ce que tu te ſerois bleſſé en ſecourant ce Monſieur?

PERRIN.

Point du tout. (*à part.*) Je ne veux pas la chagriner.

LUCETTE.

Tiens, tu me caches quelque choſe; je t'en prie, mon cher Perrin, dis-moi ce qui t'afflige; tu étois ſi gai tantôt!

PERRIN, *ſe contrefaiſant.*

Mais, je ſuis toujours le même, je t'aſſûre. Tu dis donc que le Bailli....

LUCETTE.

Va, tu as beau faire, je vois bien que tu n'es pas

tranquile, & tu ne veux pas me dire ce que tu as? Non, je n'aurois jamais cru que tu aurois des ſecrets pour moi.

D U O.

LUCETTE.

Quoi donc Perrin,
De ſon chagrin,
A ſa Lucette fait myſtère!

PERRIN.

Non, tranquiliſe-toi, ma chere:

LUCETTE.

Tu n'as rien!

PERRIN.

Je n'ai rien;

LUCETTE.

Ne ſuis-je plus ta tendre amie?

PERRIN.

Non, je n'ai rien.
Pour toi, je donnerois ma vie;
Ah! Lucette, tu le ſçais bien.

LUCETTE.

Et tu me dis que tu n'as rien?
Ce ſilence me déſeſpere.
A Lucette tu fais myſtère
De ton chagrin?
Non, non, Perrin,
Je ne ſuis plus ta tendre amie!
Quand on aime bien
On ne cache rien;
Non, rien, non, rien.

PERRIN.

Pour toi, je donnerois ma vie;
Ah! tu le ſçais bien.
Crois-moi, je n'ai rien;
Non, je n'ai rien.



PERRIN.

Ecoute, ma petite Lucette, fais moi un plaiſir, va trouver Monſieur le Bailli, tu lui diras... Mais, non, il vaut mieux l'aller trouver moi même; oui, il faut que je lui parle; ne ſois pas inquiette, Lucette; ne t'afflige pas... Je t'en prie; ne t'afflige pas. (*Il ſort.*)



SCENE IV.

LUCETTE, *seule.*

NE t'afflige pas!... Et il me quitte, & il me laisse là; mais, qu'est-ce que tout ça veut dire?... Il n'a vu que ce Monsieur... Mais, ce n'est pas lui; il nous faisoit tant d'amitiés!.. Cependant, il est agité, inquiet! &, malgré qu'il n'en vouloit rien faire paroître, j'ai bien vu... C'est inutile, il y a là-dessous quelque chose qu'il faut que je découvre.

ARIETTE.

Mais, qui peut donc troubler son cœur,
Puisqu'à nos vœux rien ne s'oppose?
Ah! (je le vois avec douleur)
Toujours l'épine est sous la rose,
Quand on croit toucher au bonheur.
Ce jour marqué pour la tendresse,
D'un nœud charmant va nous unir;
Mon ame a peine à contenir
L'excès de sa douce allégresse;
Dans mes yeux brille le plaisir,
Et dans les siens est la tristesse!
Mais, qui peut donc, &c.



SCENE V.

LE BAILLI, PERRIN, LUCETTE.

LUCETTE, *courant au Bailli.*

AH ! Monſieur le Bailli ! ſûrement Perrin ne vous a rien caché ; dites-moi donc ce qui lui fait de la peine : car je vois bien qu'il a quelque choſe ; & le méchant ne veut pas me dire ce que c'eſt.

PERRIN, *bas au Bailli.*

Monſieur le Bailli, gardez-vous bien...

LE BAILLI, *affectant beaucoup de tranquilité.*

De la peine ? Mais, je ne vois pas cela moi, & je vous aſſûre que Perrin doit être très-content de lui ; ainſi ſoyez tranquile, & allez dire à votre pere que je l'attends ici, qu'il vienne tout de ſuite.

LUCETTE.

Oui, pour dire encore quelques ſecrets ſans moi.

PERRIN, *ſerrant tendrement Lucette.*

Des ſecrets ! je n'en eus jamais pour toi, tu le ſais bien ? Va, ma petite Lucette ; fais ce que te dit Monſieur le Bailli.

LUCETTE.

J'y vais : mais, tiens, ſi je ne t'aimois pas, je ne ſais pas ce que je te ferois. (*Elle ſort.*)

SCENE VI.



SCENE VI.

LE BAILLI, PERRIN.

LE BAILLI.

L'ÉVENEMENT eſt ſingulier ! mais ne me tromperois-tu pas.

PERRIN.

Ah ! Monſieur le Bailli, j'en ſuis bien ſûr, la bourſe eſt à lui ; il m'a bien ſpécifié ſix mille francs, depuis cinq ans, en revenant de la Foire de Beaucaire ; je l'écoutais avec trop d'attention pour prendre le change.

LE BAILLI.

Je crains bien que ce contre-tems là ne faſſe changer Ambroiſe de réſolution.

PERRIN.

Je m'y attends ; je perds Lucette, je le ſens bien ; mon cœur en ſouffrira ! mais ma conſcience ſera tranquille.

LE BAILLI *obſerve Perrin.*

Tu as raiſon : mais, écoute, j'imagine un moyen pour ne pas chagriner Lucette, & te la faire épouſer ; ſi nous ne diſions à ſon pere la découverte que tu as faite qu'après le mariage ? Alors....

PERRIN, *vivement.*

Non ; Monſieur le Bailli, non : ce ſeroit le tromper.

LE BAILLI.

Je voulois t'éprouver : mon ami, tu mérites d'être heureux ; & tu le ſeras ; on ne peut manquer de l'être avec de pareils ſentimens.

ARIETTE.

Chacun court après le bonheur ;
Qu'en le cherchant l'homme ſe trompe !
On croit qu'il eſt dans la grandeur,
Dans la richeſſe, dans la pompe :
Nul ne le cherche dans ſon cœur. (*Fin.*)
Quand la vertu fait le tréſor du ſage,
Les coups du ſort ne l'étonnent jamais :
Il les ſurmonte avec courage.
Qu'autour de lui gronde l'orage,
Dans ſon ame il trouve la paix.
Chacun court, &c.



PERRIN, *avec la plus grande émotion.*

Ah ! M. le Bailli !... oui .... oui, je me rendrai digne de vos leçons.

LE BAILLI.

Bon jeune-homme, ſois toujours le même : tu n'en auras jamais beſoin.

PERRIN, *avec un mouvement de joie.*

Ce Monſieur, je crois, ſera bien content, quand il ſçaura que ſon argent n'eſt pas perdu.

LE BAILLI, *tirant la bourſe.*

Le voilà; je l'avois pris ſur moi pour te le remettre: prends ; j'aurois voulu que tu en euſſes joui plus longtems.

PERRIN.

Il n'eſt pas néceſſaire : quand je verrai ce Monſieur, je l'enverrai chez vous, ou je l'y conduirai moi-même. Mais, voici Ambroiſe; ſa fille eſt avec lui, Monſieur le Bailli, chargez-vous de parler ; car je ſens que je n'en aurai jamais le courage.

LE BAILLI.

Laiſſe-moi faire.



SCENE VII.

AMBROISE, LUCETTE, PERRIN, LE BAILLI.

AMBROISE.

HÉ bien ! qu'en dirons-nous ? (*Au Bailli.*) Serviteur, Monſieur le Bailli. (*A Perrin.*) Et toi, te voilà bien content ! je te donne ma fille : tu ne diras plus, ou la vie, ou la mort ! t'en ſouviens-tu ? .... Mais allons donc, tu as l'air tout gelé ; on te donneroit déjà dix ans de mariage.

LE BAILLI.

Ecoutez, avant toutes choſes, il eſt à propos de vous obſerver...

AMBROISE.

Oh! moi, je n'obſerve rien, ſinon qu'il faut s'amuſer. Allons, de la joie, morbleu! de la joie: car, moi, j'entends que tout ça ſe paſſe gaiement.

ARIETTE.

C'eſt le verre à la main,
Qu'il faut fêter un mariage,
Et chanter, faire tapage,
Du ſoir au lendemain:
Malgré les glaces de mon âge,
On me verra toujours en train.
Vous vanterez votre doux eſclavage.
Servir l'amour, voilà votre partage;
Je ne ſers que le Dieu du vin.
Eſt-il d'autres plaiſirs que de chanter & boire?
Quand pour animer la Chanſon,
On fait ſauter un bouchon, pon!
Pour un buveur, quelle victoire!
Son cœur ſaute à l'uniſſon,
Enivré de ſa gloire.
C'eſt le verre, &c.



Et voilà ce que c'eſt! vive la bonne humeur! allons, Lucette, de la gaieté, ma fille.

LUCETTE.

Oh! pour moi, je ne demande pas mieux; il n'y a que Perrin qui depuis tantôt eſt triſte comme je ne ſçais quoi.

AMBROISE.

Je m'en ſuis déja apperçu : je lui trouve un air de froideur ... (*A Perrin.*) Mais, que diable as-tu ? On diroit que tu n'es pas trop content d'épouſer notre fille ; tu étois tout feu tantôt ; eſt-ce depuis que tu as fait fortune ?

PERRIN.

Monſieur Ambroiſe !.... mon pere ! que ne pouvez-vous lire dans mon ame !

AMBROISE.

Tout ça eſt fort bien : tout ça va le mieux du monde ; mais puiſque je conſens à tout.

PERRIN.

Croyez que mon ame en eſt pénétrée.

LE BAILLI.

Oui, mais .... c'eſt que vous ne ſçavez pas....

AMBROISE.

Ma foi, je ne vous comprends pas même : il me demande ma fille, il me la fait demander ; hé bien ! la voilà, je la lui donne. Voyons, qu'eſt-ce qui l'arrête ?

PERRIN, *après avoir un peu héſité.*

L'honneur.

AMBROISE, *avec colere.*

Comment ventregué ! l'honneur ! Eſt-ce qu'on a quelque choſe à reprocher à ma fille ? Eſt-ce que je ne ſuis pas un honnête-homme ?

LE BAILLI, *avec douceur.*

Vous ne l'entendez pas. Ecoutez-moi.

QUATUOR.

AMBROISE.

Non, je ne veux rien entendre.
L'honneur ! jarnigué ! l'honneur !

Morbleu ! je m'y ferois pendre.
A moi ! tatigué ! l'honneur !
Tu me le paieras,

Nenni vraiment,
Non, je ne veux rien entendre.
L'honneur ! jarnigué ! l'honneur !
Je suis trop en fureur.

PERRIN.

De grace, daignez m'entendre.
Mais vous êtes dans l'erreur.
De grace, daignez m'entendre.
Hélas ! quel embarras !

De grace, daignez m'entendre.
Mais vous êtes dans l'erreur ;
Calmez cette fureur.

LE BAILLI.

Je vais vous faire comprendre
Que vous êtes dans l'erreur.
Laissez-moi vous faire entendre....
Mais, un moment...

Je vais vous faire comprendre
Que vous êtes dans l'erreur.
Calmez votre fureur.

LUCETTE.

Mon pere, daignez l'entendre,
Et calmez votre fureur.
Pourquoi cet embarras ?
Moi, je n'y puis rien comprendre.
Dieux quel tourment !

Mon pere, daignez l'entendre,
Et calmez votre fureur,
Calmez votre fureur.



LE BAILLI, *à Ambroise.*

Là, là, là, doucement. Il faut eſpérer qu'à la fin on pourra vous faire entendre raiſon.

AMBROISE.

Non, Monſieur le Bailli, je ſuis trop en colere; c'eſt que, voyez-vous! ſur cet article-là, je ſommes un peu châtouilleux nous.

LE BAILLI.

On le ſçait; mais vous êtes auſſi trop vif. Premierement, je réponds de Perrin; il n'a nul deſſein de vous offenſer, il vous reſpecte; il reſpecte votre fille.

PERRIN.

Ah! Lucette! tu n'en as jamais douté.

AMBROISE.

Mais l'honneur!

LE BAILLI.

Le vôtre n'eſt point compromis là-dedans; c'eſt du ſien ſeul dont il parloit. Mais.... c'eſt que vous ne ſçavez pas....

AMBROISE.

Je ſçais que nous ſommes ſans reproche, & que je n'aimons pas les mots à double entente.

LE BAILLI.

Vous avez raiſon; mais, apprenez que cette ſomme ſur laquelle nous fondions l'établiſſement de nos jeunes gens....

AMBROISE.

Hé bien?

LE BAILLI.

Hé bien ! Perrin n'a plus rien à y prétendre.

LUCETTE, *qui a été très-attentive, tombe à ce mot dans les bras de Perrin.*

Ah Ciel !... voilà donc ce que tu me cachois ?

AMBROISE, *revenu de sa surprise.*

Mais, comment donc ça ?

LE BAILLI.

Il a trouvé celui qui l'avoit perdue, & son honneur veut qu'il la lui rende.

PERRIN.

Oui, ma chere Lucette, nous aurions été heureux : mais tu ne voudrois pas que nous le fussions aux dépens d'autrui ?

AMBROISE, *à Perrin.*

C'est bien dit.... Fais ton devoir : mais avec tout ça, moi, je ne peux pas consentir ... j'en suis fâché.

LUCETTE.

Ah ! Perrin ! je te perdrois ?

PERRIN.

Console-toi, Lucette ; ce ne sera pas pour toujours : notre sort pourra changer. Souviens-toi seulement de ce que tu m'as promis.

AMBROISE, *avec inquiétude.*

Comment ? qu'est-ce que c'est ? qu'est-ce donc que tu lui as promis ?

LUCETTE.

Oui, je lui ai promis que je l'aimerois toujours.

AMBROISE.

Oh! ſi ce n'eſt que ça. . . . .

LUCETTE, *épleurée.*

Mon Pere ! . . . .

AMBROISE.

Eh bien ! mon Pere ! . . . . Quand tu diras tout ça... j'en ſuis fâché ; mais, n'eſt-il pas vrai, Monſieur le Bailli, à l'impoſſible ! . . .

PERRIN, *à Ambroiſe.*

Non, je ne vous blâme pas : je ſens moi-même.... mais conſervez-moi votre bienveillance ; & toi, Lucette, penſe quelquefois à celui qui ne t'oubliera jamais. (*Au Bailli.*) Monſieur le Bailli, je n'ai d'eſpérance qu'en vous.

LE BAILLI.

Mon ami, crois que je ne négligerai rien pour améliorer ton ſort.

LUCETTE, *voyant partir Perrin.*

Quoi ! tu me quittes, Perrin ?

PERRIN.

Il le faut ! . . . Adieu.

(*Il ſort en cachant quelques larmes.*)





SCENE VIII.

AMBROISE, LUCETTE, LE BAILLI.

AMBROISE.

TOUT ce qui me fâche, c'est que j'ai été prôner ce Mariage-là dans le Village, & que je suis sûr qu'ils vont tous venir: que leur dire à présent?

LUCETTE.

Ah! mon Pere, si vous vouliez bien!...

AMBROISE.

Si je voulois bien! si je voulois bien! vraiment!.. oui, je le voudrois bien; c'est un honnête garçon, & ce qu'il vient de faire redouble mon estime pour lui. Mais, au bout du compte, je n'irai pas sacrifier ma fille. J'en suis fâché.

DUO.

LUCETTE.

Ah! mon Pere! ah! mon Pere!
Quoi! votre enfant se désespere,
Et votre cœur n'est pas touché!
Ah! mon Pere! ah! mon Pere!

AMBROISE.

Je te l'ai dit, j'en suis fâché;
Mais te plonger dans la misere!
Non, je n'y consentirai pas.

LUCETTE.

Ah ! mon Pere ! ah ! mon Pere !

ENSEMBLE.

Laiſſez-moi gémir dans vos bras.	Non, je n'y conſentirai pas.

AMBROISE.

Quand tu te chagrineras, ... je ne ſçais que faire à tout ça, moi : tiens, voilà M. le Bailli, je m'en rapporte à lui.

LE BAILLI.

Pour moi, je vous dirai toujours que l'inclination ſeule fait le bonheur des Epoux, & que la vertu eſt préférable à la richeſſe.

AMBROISE.

J'entends bien tout ça... moi, je n'ai qu'elle.

LE BAILLI.

C'eſt une raiſon de plus, pour deſirer de la voir heureuſe.

AMBROISE, *faiſant quelques careſſes à Lucette.*

Allons, ne pleure donc pas : veux-tu me chagriner auſſi ? Tu ſçais bien que je ſuis ton Pere, & que je ne veux que ton bien.

LUCETTE, *embraſſant ſon Pere.*

Ah ! je renais ! votre ame s'attendrit ; achevez, achevez, mon Pere.

AMBROISE, *ému, regardant le Bailli.*

Monſieur le Bailli ?...

LE BAILLI.

Mon ami, je vous ai dit ce que je penſois ; c'eſt à votre cœur ſeul à vous donner conſeil.

AMBROISE *rêve un moment.*

Eh bien ! je n'écoute que lui : oui, ma fille, conſole-toi, Perrin ſera ton époux : il le mérite. Il n'eſt pas riche, mais le peu que j'ai eſt à vous : vous le ferez valoir. Et pour ceux qui me blâmeront, votre bonheur fera ma réponſe.

LUCETTE.

Oh ! mon pere !... mon pere ! vous n'aviez qu'un enfant, vous en allez avoir deux qui ne cefferont de vous chérir. (*Au Bailli.*) Monſieur le Bailli, nous vous devons tout... Mais, Perrin, où peut-il être à préſent ?



SCENE IX, *& derniere.*

LE VOYAGEUR, PERRIN, *& les précédens.*

LE VOYAGEUR, *tenant Perrin par la main.*

VENEZ, venez, mon ami : il en eſt bien peu, qui comme vous, ſachent ſacrifier leur amour à leur devoir. (*Au Bailli.*) Monſieur, ce jeune homme vient de me dire que vous étiez dépoſitaire d'une bourſe qu'il a trouvée, il y a environ cinq ans ?

LE BAILLI.

Oui, Monſieur, cela eſt vrai.

LE VOYAGEUR.

Cette bourſe m'appartient. Elle doit contenir ſix-mille livres en or; cent doubles louis, & cinquante louis ſimples.

LE BAILLI.

Sur ce détail, je ne ſaurais douter qu'elle ne ſoit à vous. La voilà, Monſieur, dans le même état...

LE VOYAGEUR.

Oui, je la reconnois, donnez. (*Il prend la bourſe dés mains du Bailli & la donne à Lucette.*) Tenez, Lucette, donnez cela à Perrin; il aimera mieux le tenir de votre main que de la mienne.

LUCETTE, *étonnée.*

A Perrin?

PERRIN.

A moi, Monſieur?

LE VOYAGEUR.

Oui, mon ami, & ce n'eſt qu'une dette dont je m'acquitte envers vous: mais votre probité mérite une autre récompenſe, & celle là regarde le pere de Lucette.

AMBROISE, *ôtant ſon chapeau.*

C'eſt moi, Monſieur, pour vous ſervir.

LE VOYAGEUR.

En ce cas, vous ſaurez que je leur ai promis d'être de leur noce.

AMBROISE, *prenant Lucette qui tient la bourſe & la faiſant paſſer du côté de Perrin.*

Oh ! puiſque c'eſt comme ça, moi, de tout mon cœur ; tiens, tiens, prends tout.

PERRIN.

Ma chere Lucette !... Monſieur !... Comment pourrai-je mériter ?...

LE VOYAGEUR.

Point de remercîment ; avez-vous oublié que vous êtes mon libérateur ? ce que je vous dois eſt bien au-deſſus de ce que je vous donne : c'eſt un argent que je croyois perdu : il eſt bien employé, s'il peut faire votre bonheur. Mes enfans, je ne me pardonnerois jamais d'être venu pour le troubler.

LUCETTE, *preſentant la bourſe à Perrin.*

Tiens, Perrin.

PERRIN.

Ma chere Lucette, remets cela à M. le Bailli ; il ſait mieux que nous l'emploi que nous en devons faire.

LE BAILLI.

Je ferai tout pour le mieux. (*A Ambroiſe.*) Tu vois, Ambroiſe ; une bonne action n'eſt jamais ſans récompenſe ... (*A Perrin.*) Pour toi, Perrin, la tienne étoit déjà aſſurée. Ambroiſe, touché de tes bons procédés, & te trouvant aſſez riche de tes vertus ceptoit pour ſon Gendre , & t'accordoit la main de Lucette.

PERRIN, *ſautant au cou d'Ambroiſe.*

Eſt-il poſſible ?.. ô mon pere ! ô mon ami !...

AMBROISE.

Ma foi oui, & j'aurois cru encore faire une très-bonne affaire... Mais, tiens, tiens, je m'en doutois, voilà tous nos gens qui viennent, & Jacques le Carillonneux; allons, allons, mes amis, réjouiſſons nous. (*Tous les Payſans, le Carillonneur à leur tête, viennent ſe placer pêle-mêle ſur les deux côtés du Théâtre.*)

CHŒUR.

Quel plaiſir ! quelle allégreſſe !
L'Amour va ſécher { vos / nos } pleurs.
Dans le ſein de ta tendreſſe,
{ Vous oublierez vos / Nous oublierons nos } malheurs.
Quel plaiſir, &c.

PERRIN.

Chaque jour près de toi, ma chere,
Me verra bénir mon lien.

LUCETTE.

Toujours attentive à te plaire,
Dans ton bonheur je trouverai le mien.
Quel plaiſir, &c.

LE BAILLI.

En tous lieux on chérit l'aiſance :
Mais le cœur en jouit bien plus,
Quand les dons de la Bienfaiſance
Deviennent le prix des Vertus.
Quel plaiſir, &c.

*

FIN

Ballet de tous les Payſans, dans lequel un Niais, une Niaiſe, le Meunier, la Meuniere, un Vieux & une Vieille danſeront les principales entrées.

LE CARILLONNEUR *chante.*

Pour fêter ce Mariage,
Du bruit de mon carillon;
Digue digue don, digue don, digue daine;
Digue digue don, digue don, don, don;

J'étourdirai tout le Village,
Digue digue don, digue daine, digue don.
Amour ce petit Dieu fripon,
Se plait à ce charmant tapage;
Digue digue don, don daine, digue don.

Quand fille ſous ſes loix s'engage,
Il fait auſſi ſon carillon.
Digue digue don, &c. *On danſe.*

✱

Un Vieux & une Vieille chantent.

A votre tendreſſe,
Souffrez que l'on s'intéreſſe.
La froide vieilleſſe,
De votre allégreſſe,
Vient encor jouir.
L'Amour vous careſſe;
Des roſes de la jeuneſſe,
Embelliſſez le plaiſir.

Alternativement. { La vieilleſſe eſt ennuyeuſe,
Toujours cauſeuſe,
Et curieuſe. }

ENSEMBLE.

Malgré tout cela,
Puiſque nous voilà,
On nous ſouffrira
Comme à l'Opéra.
A votre tendreſſe, &c.

J'ai lu par ordre de Monſieur le Lieutenant-Général de Police, *Perrin & Lucette, Comédie*, & je n'ai rien trouvé qui en empêche l'impreſſion. A Paris, ce 12 Juin 1774, MARIN.